l'atelier

Bradlev étaient exposées à la Galerie Canada à New York en 2006. Elles étaient constituées de peintures monochromes de différentes couleurs et de différentes tailles, et assemblées les unes aux autres. Elles formaient des silhouettes aux torses, jambes, bras et têtes très schématisés. Pour certains observateurs, il s'agissait d'une relecture critique des expérimentations monochromes version Ellsworth Kelly, mais en moins aboutie. En 2008, la deuxième série de travaux intitulée Schmagoo Paintings, terme argotique qui fait référence à l'héroïne, était certes minimale mais les aplats de couleur avaient disparu. Il s'agissait de quelques traits, comme des dessins d'enfants (dont les motifs étaient d'ailleurs inspirés). sur des toiles vierges. Et là, les critiques ont dû abandonner leurs références pour reprendre celles de l'artiste dont le héros est le dessinateur de comics Chas Addams (1912-1988), le père de la bande dessinée La Famille Addams.

Les premières séries d'œuvres qui ont attiré l'attention sur Joe

Enfin, dans ces dernières toiles, l'Américain Joe Bradley a peint des figures humaines, des ombres noires dansant le breakdance. S'il est difficile de décrire le style de l'artiste, le mot "grunge" pourrait lui convenir. Ses dessins – on a pu en apercevoir quelques-uns à la Galerie Almine Rech - sont pris au cœur d'un univers qui, comme une sorte de slow painting, peut sembler naïf ou régressif, pétri de références à la bande dessinée et à l'enfance mais tout à fait dans l'air du temps. Avant sa grande exposition à Paris, il nous a reçus dans son atelier de Greenpoint à Brooklyn.

Numéro: Comment avez-vous commencé?

Joe Bradley: Quand j'étais enfant, je n'arrêtais pas de dessiner des voitures, des monstres, des filles nues, tout ce qui me passait par la tête. A l'époque, mon centre d'intérêt principal, c'étaient les comics, et j'étais particulièrement friand des productions de Chas Addams. Je pense d'ailleurs que j'aurais pu faire une carrière de dessinateur de presse, mais la peinture a pris le dessus. En fin de compte, c'est ce que j'ai étudié à la Rhode Island School of Design, même si au moment de mon inscription, à vrai dire, ie n'v connaissais rien du tout.

La bande dessinée a-t-elle encore une influence directe sur votre travail à l'heure actuelle?

J'apprécie toujours énormément Chas Addams et la culture du cartoon en général, et je reste fidèle aux choses que j'aimais il y a quinze ans. Mais d'un autre côté, je suis en quête perpétuelle de nouveauté. Au final, je n'ai rien à prouver en tant qu'artiste et je ne me fixe pas de programme particulier. Je me contente de suivre l'évolution naturelle de mon travail : il va là où il veut aller.

Est-ce que l'ironie et l'humour sont importants pour vous?

Le monde d'aujourd'hui est très chaotique, plein de contradictions et d'incompréhensions. Un certain degré d'ironie semble s'imposer, et l'humour est évidemment un élément important. Au paradis, l'humour n'existe pas, alors on ferait bien de s'amuser tout notre content tant qu'on est sur terre.

Considérez-vous vos travaux comme des peintures? Oui, pour moi, évidemment, ce sont des peintures

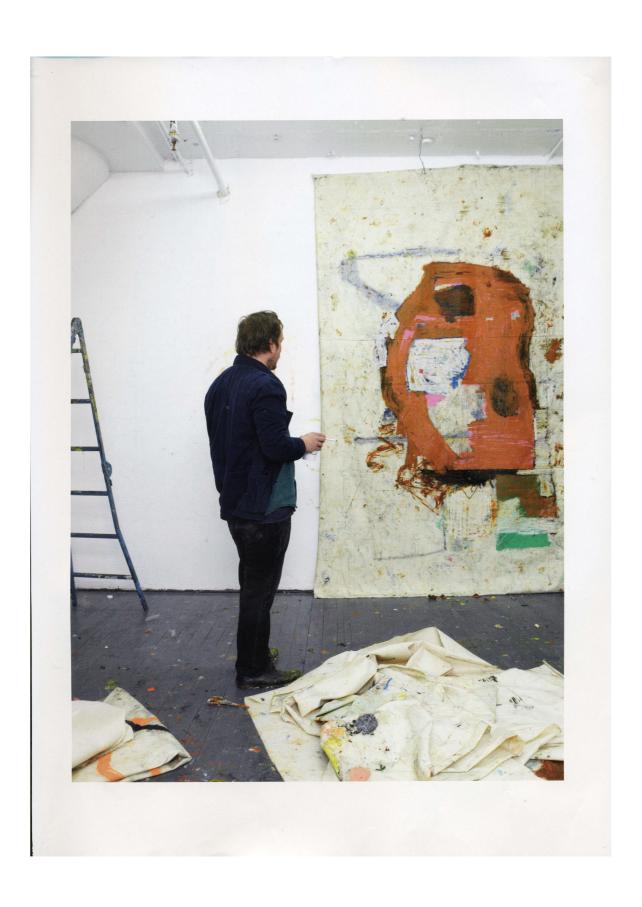
Ce sont aussi des installations... Vos œuvres sont-elles indépen-

dantes les unes des autres?

Comics Trip

propos recueillis par Nicolas Trembley, portrait Martha Camarillo

Les peintures et les dessins déroutants de naïveté et doucement régressifs de l'Américain Joe Bradley -qui nous reçoit dans son atelier de Brooklyn-. sont en réalité des armes d'ironie et de distanciation massive...



Je suis toujours conscient de la manière dont un groupe de peintures va fonctionner dans le contexte d'une exposition. J'aime les mettre en perspective les unes par rapport aux autres. Je pense que les peintures interagissent entre elles lorsqu'elles sont accrochées ensemble dans une salle.

On a un peu l'impression que vous travaillez en série et que chaque année vous produisez un nouveau projet. Mais n'est-ce pas finalement toujours le même ?

C'est vrai, je travaille en série. J'aime bien envisager mon art de cette façon. Je n'aime pas être obligé de m'appesantir sur un projet plus longtemps qu'il ne me semble nécessaire. Cela dit, tout ce que je produis partage, en quelque sorte, un ADN commun.

Dans votre dernière exposition, vous avez présenté des peintures constituées de silhouettes noires, de quoi s'agissait-il?

L'exposition Human Form à la Galerie Canada à New York se composait d'une suite de sérigraphies de silhouettes masculines dans des poses "égyptianisantes". Mon ami Jesse m'a offert un petit manuel de breakdance datant du début des années 80, plein de silhouettes dans des poses loufoques. Ce petit livre traînait dans mon atelier, je n'arrêtais pas de le feuilleter en me disant que ces images feraient des tableaux fantastiques en grand format. Au fond, c'était une idée saugrenue, mais elle a tenu suffisamment longtemps et a fini par être concrétisée.

Comment choisissez-vous les titres de vos œuvres?

Totalement par hasard. Je vais lire quelque chose, ou entendre trois mots d'une chanson et les noter. L'été dernier, j'étais dans le nord de l'Etat de New York avec ma femme et mes enfants. Dans une brocante, on a acheté une cassette intitulée *Put the Hammer Down*, une compilation de morceaux country pour camionneurs. Finalement, je me suis servi de noms et de mots extraits des chansons de cette cassette pour donner des titres à mes peintures! Comme ces surnoms utilisés par les camionneurs quand ils se servent de leur C.B.: *Pigpen, Suicide Jockey...*

Le public aime-t-il vos peintures?

Certains spectateurs semblent les aimer. D'autres pensent que je suis bidon. On ne peut pas plaire à tout le monde. On a écrit que mes peintures étaient pitoyables, mais ce n'est certainement pas l'impression qu'elles me donnent.

Vous avez déjà eu une petite exposition de dessins à la Galerie Almine Rech avant votre grande exposition en mai, et vous utilisez également le dessin dans vos peintures...

Comme je vous le disais tout à l'heure, j'adore dessiner. Le dessin joue un rôle déterminant dans mes peintures, mais le dessin sur papier, c'est différent. Il permet une grande liberté. C'est rapide, ça ne coûte rien. Si on rate un dessin, on le jette à la poubelle et on n'en parle plus. Les enjeux ne sont pas aussi énormes que dans la peinture.

Qu'allez-vous montrer dans l'exposition en mai?

Je ne sais pas encore tout à fait. Peut-être un mélange de peintures et d'œuvres sur papier. Pour l'instant, ce dont je suis sûr, c'est qu'elle s'intitulera *Duckling Fantasy*.

Exposition *Duckling Fantasy*, de Joe Bradley, du 21 mai au 30 juillet à la Galerie Almine Rech, 19, rue de Saintonge, Paris III^e. Tél. 01 45 83 71 90. www.alminerech.com.